

V A I K O M M U H A M M A D B A S H E E R

LES MURS
ET AUTRES HISTOIRES
(D'AMOUR)

*Nouvelles traduites du malayalam (Inde)
par Dominique Vitalyos*

ZULMA
18, rue du Dragon
Paris VI^e

« Cherchez le diable » est extrait du recueil *Vishappu (La Faim)*, 1954 ; « L'Anneau d'or » est extrait du recueil *Oru Bhagavadgītayum kure Mulakalum (Une Bhagavad Gīta et de multiples seins)*, 1967 ; « La Lumière bleue » est extrait du recueil *Pavappettavarute Veshya (La Prostituée des pauvres)*, 1952.
« La Lettre d'amour » (1944) et « Les Murs » (1965) ont fait chacun l'objet d'une publication indépendante.

© Famille Basheer
© Zulma, 2007 pour la traduction française ;
2019, pour la présente édition.

Couverture : David Pearson.

Si vous désirez en savoir davantage
sur Zulma ou sur *Les Murs et autres histoires (d'amour)*
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.
www.zulma.fr



LES MURS



Avez-vous déjà entendu parler d'une petite histoire d'amour intitulée *les Murs*? Je ne me rappelle pas vous l'avoir racontée. J'avais d'abord pensé l'appeler *Senteur d'Elle* ou *Odeur de femme*, et finalement je lui ai donné ce nom. Ouvrez grand vos oreilles et écoutez. Les événements ne sont pas récents. Ils appartiennent à ce que nous appelons généralement le passé, à la rive éloignée du Grand Temps. Je me tiens aujourd'hui sur la rive opposée, le cœur solitaire. Cette histoire, c'est un chant de tristesse qui me parvient de l'autre bord.

Des murs, si hauts qu'ils semblaient toucher le ciel, se dressaient tout autour de moi, délimitant le périmètre de la prison centrale. Dans cette enceinte, de nombreux bâtiments, une multitude d'êtres humains.

Les bruits de voix avaient cessé. On avait fait rentrer tous les prisonniers. Parmi eux se trouvaient des hommes qui mourraient pendus le lendemain à l'aube et d'autres qui au même moment, leur peine purgée, retrouveraient la liberté. Il planait sur la prison un calme relatif.

Nous marchions. Bordée de murs de chaque côté, l'allée que nous avons empruntée n'était pas très large. Le gardien me précédait. Nous venions de dépasser la potence.

Quelques minutes auparavant, on m'avait fait endosser l'uniforme et transformé en numéro. Je n'en étais

pas à ma première expérience. La chose m'était déjà arrivée, dans d'autres prisons. J'étais vêtu d'un calot à rayures noires et blanches, d'une chemise et d'un *mundu* blancs. On m'avait donné un drap grossier pour m'étendre sur le sol, une couverture noire contre le froid, des récipients pour manger et pour boire. Chaque objet portait un numéro. Me rappelant ce que j'avais lu dans un livre sur la numérologie, j'avais additionné les chiffres de celui qu'on m'avait attribué. Tout compte fait, j'étais le neuf.

Très bien. Mais que me réservait ce neuf? Quelles aventures m'attendaient ici? À mesure que je m'absorbais dans mes pensées, mon pas ralentissait.

— Vous ne pouvez pas marcher un peu plus vite? ronchonna le gardien.

J'éclatai de rire. Je ne manque jamais une occasion de rire. Le rire est le cadeau singulier de Dieu à l'être humain. Je lui demandai :

— Où allez-vous d'un si bon pas? Vous quittez la planète Terre?

Le gardien poursuivait sa marche sans répondre.

— Vous avez des affaires urgentes à régler après m'avoir mis au trou?

Mon cas était assez sérieux. On m'avait maintenu en garde-à-vue plus d'un an sans procès, dans une ville à une centaine de kilomètres de là. J'étais détenu, point final.

On avait prévenu ma famille que des policiers réservistes menaçaient de réduire mon bras droit en bouillie de l'épaule à la pointe du majeur, ou quelque chose comme ça. Ce n'était pas la police qui s'en était chargée (très peu pour elle!), mais un magistrat, et tel était le prétexte qui m'avait valu d'être arrêté. Je n'étais pas chez moi, mais on m'avait retrouvé un peu plus tard.

Personne ne m'avait malmené.

Pendant mon interminable garde-à-vue, je vécus comme un membre de la famille sous la tutelle de quelques centaines d'inspecteurs et d'agents de police. Plusieurs de ces inspecteurs étaient devenus mes auditeurs. J'avais presque statut de commissaire ! J'écrivais des nouvelles policières. Le papier et les crayons m'étaient fournis par un inspecteur.

Suivant les conseils de l'un d'eux, j'avais attiré l'attention sur moi en refusant de manger et poursuivi une grève de la faim en bonne et due forme. J'avais ainsi obtenu de passer en jugement et m'étais vu condamner à une peine d'emprisonnement.

Après mon procès, j'avais fait mes adieux à tout le monde et quitté le commissariat, accompagné de deux policiers armés chacun de deux fusils, menottes en poche. C'étaient eux qui m'avaient amené jusqu'à la prison. Ils m'avaient procuré deux paquets de bidis, une boîte d'allumettes et une lame de rasoir neuve.

— Ces objets sont interdits à la prison, m'avait déclaré sentencieusement le gardien en les extirpant de ma poche et en se découvrant la tête.

Puis, il s'était recoiffé de son imposant couvre-chef après y avoir déposé mes possessions, recouvertes d'un vieux linge, et s'était mis en route comme si de rien n'était. Le scélérat !

Vous vous demandez à quel usage était destinée cette lame ? À rien de ce que vous iriez imaginer ! À couper les allumettes en deux dans le sens de la longueur. J'ai même vu de grands artistes du genre qui les coupaient en six. Mais une lame de rasoir peut aussi servir à autre chose. Laissez-moi vous expliquer.

En prison, il n'est pas facile de se procurer des allumettes. Il faut de l'argent, et les prisonniers n'en

possèdent pas. Or, d'une lame de rasoir, on peut faire un *chakki* ou plus exactement un de ses constituants essentiels. Voici comment on fabrique un *chakki*: Du drap de sol grossier que le gouvernement fournit au prisonnier, tirer quelques fibres de la longueur d'une paume, jusqu'à obtenir une botte d'un ou deux doigts de diamètre. La nouer en laissant libre une longueur de deux pouces environ. Brûler les fils qui dépassent. Les grands artistes du genre attachent ces extrémités brûlées, bien serré, dans un petit morceau de cuir replié en deux ou en trois. Mais les miséreux de mon espèce doivent se contenter d'une feuille de jaquier. Dès lors, il ne reste plus qu'à se procurer un petit morceau d'acier. Mais où donc? Peut-être en trouve-t-on à la prison, comme on y trouve bidis, allumettes, *ganja*, arak, sucre de palme et Dieu sait quoi d'autre, à condition d'y mettre le prix. Mais si l'on possède une lame de rasoir, la question ne se pose pas. On la frotte contre le ciment ou la pierre, en contact avec l'extrémité brûlée de la mèche, et quand l'étincelle se produit, le feu jaillit, et c'est gratuit!

Il est recommandé de conserver la lame de rasoir à l'abri des regards en l'enfonçant dans la fissure d'un morceau de bois et de n'en laisser dépasser qu'une extrémité discrète.

Mais ce trésor nichait à présent dans le haut couvre-chef du gardien!

— Les policiers ne sont pas de mauvais bougres! lançai-je.

Le gardien continuait de marcher en silence, comme s'il n'avait rien entendu. À force de vendre aux prisonniers les articles les plus divers, ce misérable devait déjà avoir gagné de quoi nourrir ses enfants et ses petits-enfants jusqu'à la fin de leurs jours.

— Combien d'enfants avez-vous, gardien?

L'autre émergea du royaume de ses pensées pour répondre :

— Six, cinq filles et un garçon.

Cinq filles ! Le pauvre homme !

— Les petits et leur mère vont bien ?

— Oui, oui, dit-il avec impatience. Allez, plus vite ! Soudain, la raison de sa hâte me sauta aux yeux.

— Que deviendraient-ils si vous mouriez ?

— Dieu veillerait sur eux.

— Ça, j'en doute...

— D'où tenez-vous ça ?

— Intuition divine ! Je vais vous raconter comment je l'ai acquise. J'ai été jadis un ascète sans feu ni lieu. En Inde, il n'y a pas une sainte mosquée, pas un temple sacré que je n'aie visités. Pas une rivière bénie des dieux où je ne me sois baigné. Hauts sommets, vallées, forêts, déserts, littoraux, sanctuaires en ruine...

— Et alors ?

— Dieu ne vous laissera pas impuni.

— Mais je n'ai rien fait de mal !

— Sauf le terrible pillage auquel vous venez de vous livrer !

— Quel pillage ? demanda le gardien, stupéfait.

— Vous mourez. Votre âme comparaît devant Dieu tout-puissant. Dieu vous interpelle : « Hé toi, misérable gardien de prison, où sont les deux paquets de bidis, les allumettes et la lame de rasoir de ce pauvre Basheer ? »

Le gardien s'était arrêté. Il se taisait.

— Allons, pressons, repris-je. Vous avez quelque chose d'urgent à faire après m'avoir enfermé.

Mais le gardien ne bougeait pas. Ne disait rien. Puis, très lentement et secoué d'un rire silencieux, il ôta son couvre-chef et me restitua mes possessions.

— Gardien, vous êtes un brave homme ! m'exclamai-je. Dites, ce matin, l'inspecteur m'a dit que Gandhiji était à l'article de la mort à force de rester sans manger. Vous avez des informations ?

— Il a mis fin à son jeûne. Il a bu du jus de citron.

Ça c'était une bonne nouvelle ! Vive Mohandas Karamchand Gandhi ! Et vivent tous les hommes de cette terre !

Nous poursuivîmes notre chemin, franchîmes plusieurs portes de fer massif.

Et des murs, toujours des murs !

— En ce moment, demandai-je, combien y a-t-il de politiques emprisonnés ici ?

— Là où vous êtes affecté, dix-sept. Dix-huit en vous comptant.

Ainsi nous nous dirigions vers un quartier réservé. Parfait. Le gouvernement prenait donc mon humble personne tant soit peu au sérieux !

Alors que nous marchions, je fus soudain assailli par le plus affolant des parfums, une senteur féminine, une odeur de femme ! J'étais bouleversé. Tous les atomes de mon corps étaient en éveil. Mes narines se dilataient. J'inspirais, j'inhalais le monde entier.

Où était-elle ?

Je regardai autour de moi. Personne, aucun signe !

Mais alors que je poursuivais mon chemin, la plus belle des sonorités que le monde ait produites s'envola. Un rire de femme !

Cette odeur et ce rire appartenaient-ils à la même personne ? Ou bien mon imagination avait-elle recréé le second à partir de la première ? J'avais oublié cette merveille de la création qu'est la femme. Mais non, ce rire était réel, tout comme l'odeur, qui n'était pas celle du savon, ni celle d'un onguent ou d'une huile, médi-

cinale ou capillaire. Ni celle d'un mélange de talc et de sueur. C'était l'odeur même de la féminité. D'où venait-elle ? Et ce rire ?

Je ne pouvais détacher mes pensées de cette odeur. J'avais du mal à respirer. Mes narines à l'affût n'en finissaient pas de se dilater. Il me semblait que mon cœur allait exploser sous la pression de l'angoisse. Femme, où peux-tu bien être ?

— D'où vient le rire de femme que j'ai entendu ? demandai-je au gardien.

— Vous n'êtes pas marié ? s'enquit-il avec un sourire narquois.

— Non... Mais qu'est-ce que le mariage a à voir avec ma question ?

— Pourquoi est-ce que vous vous intéressez à ces choses, alors ?

— Dans cette immense prison lugubre, à proximité de cette potence meurtrière, j'ai entendu un rire de femme, et il faudrait que je me marie sur-le-champ pour avoir le droit de demander d'où il vient ? En voilà une belle logique !

— De la prison des femmes, répondit le gardien en riant. Le bâtiment où vous allez habiter se trouve juste à côté.

Seul un mur m'en séparerait.

Voilà donc la peine qui m'attendait : deux ans ferme et mille roupies d'amende, six mois supplémentaires avec travail obligatoire – transport de terre ou autres matériaux – en cas de défaut de paiement, et entre la prison des femmes et moi, un mur, un seul.

Le mur, la prison des femmes, réceptacles jumeaux de mes rêves !

Nous marchions toujours, moi serrant contre mon cœur le drap de sol et ma couverture. Une porte gril-

lagée s'ouvrit pour nous introduire dans une enceinte réservée, plantée de nombreux arbres, des jaquiers pour la plupart. Quelques pavillons parsemaient cet espace. En tournant la tête vers l'est, on découvrait au loin deux grands murs parallèles. Celui de droite donnait, de l'autre côté, sur le vaste monde de la liberté, et celui de gauche, sur la prison des femmes.

Chaque pavillon était une cellule entourée de murs bas.

Un gardien affecté au secteur me prit en charge. Je m'inclinai devant celui qui m'avait accompagné jusqu'alors. Il me rendit mon salut et s'en fut. Brave homme, pensai-je, que Dieu te protège ! Le nouveau gardien me mena à un pavillon dont il ouvrit la porte en fer, révélant une pièce minuscule au fond de laquelle un espace distinct était réservé aux latrines. Il y avait un robinet d'eau près de la porte. Je l'ouvris pour me laver les mains, les pieds, le visage, et bus quelques gorgées. Puis je remplis d'eau un récipient et entrai du pied droit dans ma petite cellule, le nom de Dieu sur les lèvres.

Enfermé entre des murs, eux-mêmes enclos dans d'autres murs enclos dans d'autres murs... Que de murs autour de moi !

Le gardien referma sur moi une porte grillagée.

— Hé ! protestai-je. Le nouvel hôte de notre bien-aimé gouvernement n'a pas encore pris son repas !

— Vous ne figurez pas encore sur la liste des prisonniers. On vous servira à manger à partir de demain matin.

— Alors, laissez-moi sortir. Je reviendrai demain, quand je serai sur la liste.

Le gardien préféra changer de sujet :

— Pourquoi êtes-vous ici ?

— Pour écrits séditieux et rébellion contre le pouvoir.

— Contre le pouvoir ! répéta le gardien. Sri Padma-nabha ! Protège-nous !

Comme il était choqué, lui qui semblait n'exister que *pour* ce pouvoir !

Une ampoule de forte puissance s'alluma de l'autre côté de la grille, baignant la pièce d'une lumière insupportable. Le gardien s'éloigna. J'étais seul dans la petite prison au cœur de la grande prison qui était devenue mon univers. Seul avec l'éternité !

J'étendis mon drap de sol, remisai les ustensiles dans un coin. La nuit commençait à tomber. Ma cellule et moi baignions dans la lumière. Pas inscrit sur la liste du jour ! Et à cause de ça, j'allais devoir rester l'estomac vide jusqu'au lendemain matin ? Je connaissais bien une technique pour me faire apporter à manger : secouer la grille à toute force en hurlant pour appeler le gardien. Ameutés par ce raffut, les responsables de la prison viendraient voir ce qui se passait et me feraient servir un repas. Mais je décidai de rester à jeun. La littérature valait bien un petit sacrifice. On m'avait déjà battu plusieurs fois, poussé délicatement à coups de crosse dans la poitrine, fait tomber, traîné comme un cadavre à travers les rues et emprisonné pour mon ralliement à la cause de l'indépendance du pays. Mais cette fois, ma détention était la conséquence de mes seuls écrits et des choix politiques qui les avaient inspirés ! J'éprouvais un petit frisson de fierté à cette idée. Je bus de l'eau.

La lame de rasoir m'étant provisoirement sortie de l'esprit, je frottai royalement une allumette entière pour allumer une bidi. J'en tirai cinq ou six bouffées, puis l'éteignis. Pas question de gaspiller.